

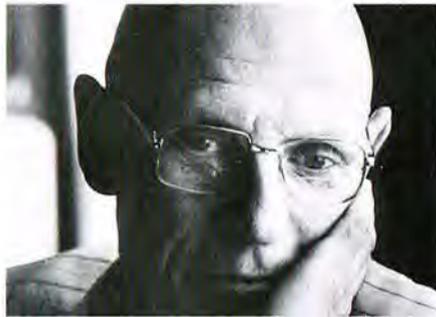
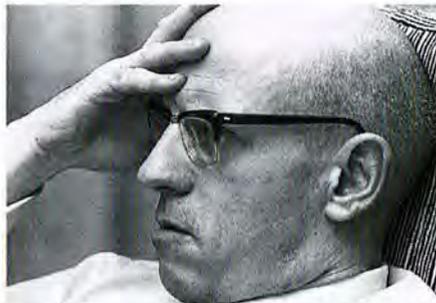
Michel Foucault : notre siècle néolibéral porte son nom

Le philosophe français ne se contente pas d'être la star des labos de recherche et des *Gender Studies*, le mentor de Judith Butler et des libéraux-libertaires, l'auteur en sciences humaines le plus cité dans le monde. Il est bien plus que cela, lui, le prophète de la mort de l'homme, l'ange noir annonciateur d'un « *no future* » postidentitaire et posthumaniste. 30 ans après sa mort, le 25 juin 1984, enquête sur l'influence immense de ce nécromancien virtuose.

François Bousquet

Inutile de chercher Michel Foucault (1926-1984), il est partout. Il a toujours été *successful*. Son crâne rasé, ses cols roulés, son charme trouble, sa liberté vis-à-vis de l'institution. C'est le premier philosophe pop, le gourou de la « *French Theory* » revendiqué par les LGBT, l'ultra-gauche et les ultralibéraux. Un saint, « *a fucking saint* » (« un putain de saint »), pour reprendre l'expression de David Halperin dans son *Saint Foucault* (1995). L'évangéliste des minorités, l'icône homosexuelle béatifiée après sa mort, en 1984, des suites du sida. Depuis cette date, on n'en finit pas de célébrer le retour du fils prodigue de la philosophie. Ses amants l'ont raconté, ses compagnons l'ont magnifié. Hervé Guibert dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (1990), Gilles Deleuze dans son *Foucault* (2004), Paul Veyne dans *Foucault, sa pensée, sa personne* (2008), Mathieu Lindon dans *Ce qu'aimer veut dire* (2011). Les trente ans de sa mort ont donné lieu à une avalanche de publications, de rééditions, d'hommages. Oublié, Sartre; enterré, Bourdieu. Il monopolise le champ éditorial. Rarement un penseur n'aura aussi intensément préfiguré une époque. Jean-Jacques Rousseau? Foucault n'est certes pas l'égal du Genevois, ne serait-ce que parce qu'il n'a pas rédigé ses Confessions, même si on peut lire son œuvre comme une vaste autofiction – l'inconscient de l'auteur mis à nu. C'est même à bien des égards l'anti-Rousseau. Il n'en demeure pas moins qu'on le consulte comme une Pythie aux oracles obscurs, mais infaillibles.

« Quel est cet "aujourd'hui" dans lequel nous vivons? », se demandait-il. Eh bien, c'est très largement le sien. Il se confond avec l'esprit du temps, le *Zeitgeist* de la philosophie allemande. Il s'en nourrissait et le nourrissait en retour. C'est le « Sé-



Selon un classement paru en 2009 dans *The Times Higher Education Supplement*, Michel Foucault est l'auteur en sciences sociales le plus cité dans le monde, devant Pierre Bourdieu (2), Jacques Derrida (3), Judith Butler (9), Martin Heidegger (14), Karl Marx (36) et Friedrich Nietzsche (37).

same, ouvre-toi » du moment historique que nous traversons. Lui qui était attaché aux discontinuités historiques était porteur d'une rupture épistémologique: il y a un avant et un après lui. *L'épistémè* de l'époque est foucauldienne. On sait combien ce concept d'épistémè était cher à l'auteur des *Mots et les choses* (1966). Il

exprime les a priori philosophiques, les croyances positives et les processus inconscients à l'œuvre dans une époque donnée. La nôtre donc, à la fois postidentitaire et transhumaniste. Le renversement du normal et du pathologique, le refus des assignations sexuelles, les études de genre, la politisation du corps, la revanche des minorités, c'est lui aussi, c'est lui surtout. Foucault est entré en résonance avec l'époque dans un jeu d'influences réciproques. Les *Gay and Lesbian Studies* se servent de *La volonté de savoir* (1976), premier volet de son *Histoire de la sexualité*, comme d'un *sex toy* conceptuel. Biopolitique, dispositifs, gouvernementalité, institutions disciplinaires, autant d'éléments de langage passés dans le vocabulaire. Son archéologie des énoncés – qui est en elle-même un énoncé – est devenue un mantra de la sociologie.

Foucauldisme patronal

Les journalistes ont pris l'habitude de présenter un Foucault édulcoré, personnage attachant, ami d'Yves Montand et de Bernard Kouchner, antihumaniste mais rallié à la vogue antitotalitaire, soutien de l'ayatollah Khomeiny mais proche de Solidarnosc et de la CFDT, défenseur des homos et des exclus de toute sorte, sensible à la condition carcérale et à l'antipsychiatrie, initiateur des nouveaux mouvements sociaux (NMS), comme Act Up, qui doivent tant à ses travaux sur les micropouvoirs et la transversalité des luttes. En somme, un penseur radical, mais tolérant. La preuve: on le lit aussi bien au PS qu'au Medef. Car il y a, *volens nolens*, un foucauldisme patronal dont les couleurs sont vaillamment défendues par François Ewald, ancien assistant de Foucault, et Denis Kessler, ex-numéro 2 du Medef, qui ont théorisé la société as-

François Ewald, ancien assistant de Foucault, et Denis Kessler, ex-numéro 2 du Medef, ont théorisé la société assurantielle et la notion de risque à partir de ses cours au Collège de France.



Du maoïsme au Medef : les parcours de Denis Kessler (à gauche), ex-numéro 2 du syndicat patronal, et son compère François Ewald (à droite, avec Aurélie Filippetti), colégataire de Foucault et directeur de la Fédération française des sociétés d'assurances, sont plus cohérents qu'on pourrait le penser de prime abord. Dans leur ligne de mire : la lutte de la société civile contre l'État.

surantielle et la notion de risque à partir de ses cours au Collège de France de l'année 1978-79, *Naissance de la biopolitique*, largement consacrés au néolibéralisme.

Ce qui séduit autant chez lui, c'est « qu'il a réconcilié l'individualisme libertaire, climat social dominant, avec le structuralisme, nouveauté intellectuelle dérangeante », remarque ironiquement Régis Debray, « soit l'éthique des plaisirs et une philosophie du concept. La construction de soi et la disparition du sujet. L'égotisme esthète et l'épistémologie ». Fort peu foucaultre, Debray compare son influence à celle d'un Bergson à qui il n'aurait manqué que le Nobel de littérature. Bergson avait tout vitalisé, Foucault a tout politisé. Mais derrière l'homme qui a échangé le col Mao contre les cols roulés, il y a bien autre chose qu'une posture littéraire. Foucault poursuivait et amplifiait le dessein de Sade, de Raymond Roussel, de Georges Bataille, de Maurice Blanchot, autant d'auteurs en qui il se retrouvait. Une méthode généalogique nietzschéenne, une immersion dans les archives du mal, une écriture mallarméenne aux sortilèges inépuisables, à telle enseigne qu'on ne se lasse pas de la lire. Qui ne se laisserait prendre dans les filets de cette prose ensorcelante et liturgique, d'une limpidité aveuglante quoiqu'obscurcie par une prolifération de signes ? Il y a là quelque chose de l'ordre de la prosopopée et de la magie noire, à mi-chemin de la médecine légale et de la

nécrophilie : l'auteur met un visage sur la mort, « le déjà-là de la mort ».

À la poursuite d'un Eldorado de la perversion

Il n'a pas seulement dépouillé l'homme de sa majesté – d'autres l'ont fait avant lui, depuis au moins l'Ecclésiaste –, il a choisi pour demeure le crime et la folie. Le crime ? « Une énergie qui se redresse, une "éclatante protestation de l'individualité humaine" qui sans doute lui donne aux yeux de tous son étrange pouvoir de fascination », lance-t-il non sans défi dans *Surveiller et punir*, *Naissance de la prison* (1975), son ouvrage le plus retentissant. Il y avait chez lui un mécanisme d'identification à la « vie des hommes infâmes », pour reprendre le titre de l'anthologie qu'il projetait de réunir, un texte programmatique repris dans ses *Dits et écrits*, quatre volumes posthumes d'entretiens, de conférences et d'articles (1994). Des vies qu'il concevait comme autant d'*exempla*, dont il allait être le Plutarque – des hommes illustres dans l'infamie : « vénériens, débauchés, dissipateurs, homosexuels, blasphémateurs, alchimistes, libertins ». La cruauté était pour lui un signe de grande santé nietzschéenne. « Nous avons été subjugués par le parricide aux yeux roux », consignera-t-il dans *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, le dossier d'une affaire

qui avait défrayé la chronique judiciaire normande au XIX^e siècle. Foucault en a publié les pièces en 1973, dont le « mémoire » de Pierre Rivière, sorte de Raskolnikov paysan qui a égorgé à coups de serpe sa mère, sa sœur et son petit frère. Explorer l'envers des choses, à la poursuite d'un Eldorado de la perversion.

Quitte à surprendre, il faut situer cette œuvre quelque part entre le marquis de Sade et Friedrich Hayek, le pape des néolibéraux, entre les *Cent vingt journées de Sodome* et *La route de la servitude*, entre la liberté de l'arbitraire et l'arbitraire de la liberté, l'une et l'autre sans limites. Beaucoup plus que Nietzsche ou Heidegger – ses deux grandes références affichées –, ce sont-là les deux obsessions qui travaillent en profondeur cette pensée, à la poursuite d'un seul et même but : l'avènement d'une société où les singularités dans leur (in)différence inimitable triompheraient du collectif – les majorités. D'un bout à l'autre de son œuvre, Foucault met en scène la progressive dépossession de la souveraineté, sa captation par les luttes minoritaires : les homos, les féministes, les passifs, les actives, les clitoridiennes, les dominé(e)s de tout poil, qui maîtrisent désormais le champ symbolique des interdits – le contrôle de ce qui est licite et illicite – après avoir conquis l'univers de la mode et de la culture, l'industrie de la publicité et celle du divertissement. Étudier Foucault, c'est mettre à nu les stratégies de

ces cultures naguère marginales. Ou comment les pratiques minoritaires (quelques-uns) vont contraindre les usages majoritaires (presque tous). Car sur quoi s'exercent aujourd'hui les procédures de contrôle? L'homophobie présumée, la suspicion de machisme, le racisme subliminal. Le coupable, c'est le mâle (le mal) blanc occidental hétérocentré, à l'inconscient raciste, homophobe et phallocrate, qui va faire l'objet d'une castration lexicale, textuelle et finalement juridique, à défaut d'être chimique. N'est-ce pas là la version masculine d'une nouvelle chasse aux sorcières?

Son œuvre? Une opération de piratage philosophique

Foucault a tout renversé: les causes et les conséquences, l'homme et la femme, la raison et la déraison, le jour et la nuit, l'humain et l'inhumain, le centre et la périphérie. Son œuvre s'apparente à une opération de piratage philosophique. Le fou devient pareil au Juif dans la philosophie de Sartre: c'est la psychiatrie qui le crée. De même de la prison: c'est elle qui fabrique le délinquant, ou de la famille, vouée à produire des cas de parricide. Il a investi et légitimé toutes les formes de déviance avec pour ambition d'ériger celle-ci en norme ultime: la norme de l'absence de normes, la norme de l'anormal. Pour cela, il n'a fallu rien moins que pathologiser le normal et normaliser le pathologique.

Comment ne pas voir dans ce retournement du sens commun un dispositif essentiel dans le procès instruit en Occident contre l'Occident depuis plus d'un demi-siècle? Foucault met à nu le refoulé de la Raison triomphante avec *Histoire de la folie à l'âge classique* (1964), d'abord parue sous le titre de *Folie et déraison* (1962). L'occasion de substituer aux grands récits héroïques une sorte de contre-récit ou d'anti-récit, la part maudite de l'Occident: non plus l'histoire des damnés de la terre, mais des damnés tout court, l'odyssée des marges et des marginaux, des hommes en trop et des créatures invisibles, des bas-fonds et des arrières-salles, long inventaire d'exclus qu'égrènent inlassablement ses livres, le grand silence des fous qu'il a arrachés de la fosse commune de l'histoire académique, le martyrologe des déments et



La vérité ? Une fiction!
L'homme? Un mirage! Les normes sociales? Une camisole!
On ne sait où le classer sur une échelle qui irait du scepticisme radical au nihilisme absolu.

des criminels. L'Autre de la raison occidentale, le Tout Autre, l'altérité radicale – le rebut de la société, dans lequel il exaltait une énergie dionysiaque. « Je n'ai pas voulu faire l'histoire de ce langage; plutôt l'archéologie de ce silence ». Il sera plus explicite encore quand il animera au début des années 1970 le Groupe d'information sur les prisons (GIP), commission d'enquête sur la condition pénitentiaire: ce qui l'intéresse alors, ce n'est pas « qu'il y ait des chasses d'eau dans les cellules; mais d'arriver à ce que le partage social et moral entre innocents et coupables soit lui-même mis en cause ». Ni plus ni moins que renverser la « domination sereine du Bien sur le Mal, de l'ordre sur le désordre ».

L'« Évangile selon Foucault »

Celui qui a prononcé en 1974-1975 une leçon sur *Les Anormaux* ne pouvait s'empêcher de projeter ses obsessions sur le grand théâtre de l'histoire comme des ombres chinoises géantes, en noir et blanc, dans un dualisme symptomatique. Nonobstant les plis sinueux de son écriture byzantine et raffinée, Foucault a toujours aimé les oppositions binaires,

les envoûtements manichéens, les confrontations tranchées, bloc contre bloc, raison contre déraison. On concédera volontiers qu'il arrive à la raison de déraisonner, mais jamais l'inverse, ne lui en déplaît. C'est pourtant sur un tel renversement que repose son *Archéologie du savoir* (1969). C'est la raison elle-même, et non sa mise entre parenthèses – le fameux sommeil de la raison goyesque –, qui engendre des monstres. On connaît sa thèse: c'est l'« Âge de la Raison », l'âge classique – du milieu du XVII^e siècle à la Révolution française – qui a inventé la folie en la médicalisant, mettant les fous à l'écart dans des institutions spécialisées, dont l'Hôpital général de Paris, en 1656, inaugurant l'âge du « Grand Renfermement ». Dès lors, la folie, confiée au pouvoir médical, est bâillonnée. Les seules protestations qu'elle élèvera émaneront des poètes, de Nerval à Artaud, qui renouent avec la position médiévale de la démence comme médiatrice des dieux, de l'inconscient et de la mort. Les historiens n'ont pas eu de peine à démontrer combien cette vision était partielle ou partielle, ou bien plutôt les deux. De Marcel Gauchet et Gladys Swain dans *La pratique de l'esprit humain, L'institution asilaire et la révolution démocratique* (1980) à Claude Quétel, auteur d'une *Histoire de la folie, de l'Antiquité à nos jours* (2009). Pour tous, le « Grand Renfermement » est une invention, l'une de ces mythologies foucauldienne, l'« Évangile selon Foucault » exhumant un Moyen Âge introuvable dépeint comme un âge d'or de la folie.

Après l'éloge de la folie, celui du crime!

Mais le romantisme noir et l'appétit ogresque de Foucault ne pouvaient se contenter de si peu. Après l'éloge de la folie, celui du crime! Après l'« éclat des supplices », la monotonie de l'incarcération, qui sévira à partir des Lumières. D'aucuns y verraient un progrès moral, pas Foucault. Les Lumières ont substitué à l'exhibition du corps du supplicié des procédures judiciaires en apparence plus humaines, mais en apparence seulement. Dans les faits, les sociétés entraient dans l'âge disciplinaire. « Non pas moins punir, mais punir mieux ». Le XIX^e siècle va parfaire le système. La méthode? Le

L'œuvre de Michel Foucault est à situer quelque part entre le marquis de Sade et Friedrich Hayek, le pape des néolibéraux, entre les *Cent vingt journées de Sodome* et *La route de la servitude* ».

panoptisme. Foucault emprunte le terme à Jeremy Bentham (1748-1832), le fondateur de l'utilitarisme, qui ambitionnait de réformer les prisons sur le modèle du Panopticon, une architecture circulaire permettant une surveillance constante des détenus depuis une tour centrale. Big Brother avant l'heure. Tout voir sans être vu. Le meilleur moyen de fabriquer des corps dociles et d'élargir le contrôle social, non pas seulement dans les asiles et les maisons d'arrêt, mais dans les écoles, les casernes et les hôpitaux.

Dans son *Foucault ou le nihilisme de la chaire* (1985), le philosophe brésilien José Guilherme Merquior a brillamment résumé l'obsession foucauldienne pour les formes hyperboliques de domination : il dit en substance de cette œuvre qu'elle est un « discours sur le pouvoir et sur le pouvoir du discours ». Doté d'une ubiquité diabolique, le pouvoir est partout et nulle part, ce qui est encore une façon d'être partout. Rien ne lui échappe. Moralité : Foucault est le penseur d'un système clos, aliénant, parfait, total, irrespirable – la société disciplinaire, décrite comme Marcion dépeignait l'Ancien Testament. En maître de l'angoisse, avec un art inégalé de l'éloquence, il dramatise l'enfermement, produisant sans arrêt des effets d'exagération et d'amplification, tant et si bien qu'il grossit démesurément l'écho de terreurs archaïques à la manière d'une fiction kafkaïenne. Ici comme ailleurs, il ne peut s'empêcher de céder à son tempérament d'auteur dramatique.

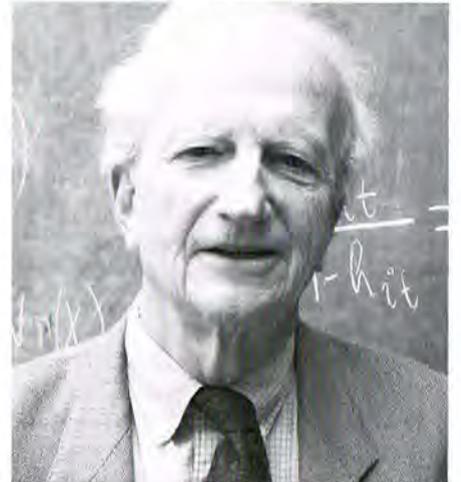
On fera remarquer que le dernier Foucault s'est assagi. Il laisse de côté les sociétés disciplinaires. C'est l'ancien régime du pouvoir. Le nouveau, c'est celui des sociétés de contrôle où les procédures normatives se trouvent être immanentes au champ social et intériorisées par les acteurs. Dans son *Histoire de la sexualité*, il va même en appeler, en guise d'antidote et de contre-pouvoir, à une sorte d'hygiène de soi dont il va chercher les exemples dans l'Antiquité et à l'aube du christianisme : *L'usage des plaisirs* (1984) et *Le souci de soi* (1984). On passe ainsi du gouvernement des autres au gouvernement de soi, qui fournira la matière de ses deux derniers cycles de cours au Collège de France, en 1982-1983 et 1983-1984 (*Le gouvernement de soi et des autres*). Le pouvoir cesse d'être ce Moloch

totalitaire pour devenir plus diffus, disséminé, éparpillé, réversible, puisqu'il suscite une microphysique de la résistance (« là où il y a pouvoir, il y a résistance »).

La dernière mue

À ce stade, Foucault était mûr pour sa dernière mue, toujours avec un temps d'avance sur le reste de la société (nous sommes en 1978-1979) : sa découverte de la théorie néolibérale et l'intérêt qu'il va porter à ses principaux promoteurs, Hayek, Milton Friedman, Gary Becker – cela même que Geoffroy de Lagasnerie a appelé *La dernière leçon de Michel Foucault. Sur le néolibéralisme, la théorie et la politique* (2012). Dans son cours consacré à la *Naissance de la biopolitique*, il va analyser le phénomène néolibéral comme Marx la bourgeoisie, en termes révolutionnaires : lui aussi ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production sociale. « Pas de libéralisme sans culture du danger », se réjouit-il. Voilà ce que lui offre le néolibéralisme : une culture du désordre, de l'atomisation sociale, de l'insécurité culturelle. Il retrouve dans ce « foyer utopique » et ces vertus de « destruction créatrice » le pendant économique du travail de destruction-déconstruction qu'il mène dans le champ philosophique. Un mélange de dérégulation débridée, de déconstructionnisme échevelé et de constructivisme forcé.

Ce n'est pas la liberté d'entreprendre qui retient son attention, mais celle d'expérimenter. Le mot-clé, ce n'est d'ailleurs pas tant la liberté que la pluralité : « la multiplicité non totalisable » des expériences. Le marché orchestre la pluralité croissante de modes de vie hétérogènes que plus aucune norme sociale n'organise. Dans les sociétés libérales classiques, le chef d'orchestre, c'était la main invisible. Dans les sociétés néolibérales, c'est la diversité (dont la diversité des pathologies individuelles). De fait, il n'y a plus de communauté politique, rien qu'un agrégat de minorités, à quoi se résume le communautarisme. Il ne faut donc pas se méprendre, en dépit du titre fort peu thatchérien donné à l'une de ses leçons, *Il faut défendre la société* (1975-1976) : l'objectif, c'est bien de défaire la société (« l'ensemble de la société est ce



De haut en bas, Friedrich Hayek (1899-1992), Gary Becker (1930-2014) et Milton Friedman (1912-2006), trois penseurs néolibéraux qui ont permis à Michel Foucault de satisfaire son goût de la culture du désordre, de l'atomisation sociale et de l'insécurité culturelle.

dont il ne faut pas tenir compte, si ce n'est comme de l'objectif à détruire »). À cet effet, les vertus non disciplinaires du néolibéralisme seront sollicitées.

« Californication » à San Francisco

Dans son délire obsidional, Foucault a repoussé toujours plus loin les limites de la prison, mais il n'en est jamais sorti. L'enfermement, c'est la condition foucauldienne, l'être au monde de Foucault. Sa sexualité fut celle d'un supplicié volontaire. La fameuse description du supplice de Damiens, brûlé, tenaillé, écartelé, le 2 mars 1757, pour tentative de régicide sur la personne de Louis XV, qui ouvre *Surveiller et punir* – un authentique morceau de bravoure littéraire –, c'est la description expérimentale d'une performance sexuelle sadomasochiste. Dans *La passion Foucault* (2004), James Miller, l'un de ses biographes, a retracé les derniers mois de la vie de Foucault comme une Passion infernale, une descente aux enfers du sadomasochisme dans les saunas de San Francisco, ancêtres des backrooms, où les homosexuels s'adonnaient à la « californication ». Foucault y jouait à son jeu de rôles favori, celui du bourreau et de la victime, paradigme central de son œuvre, alors même que le sida fauchait par centaines les gays. Jouir sans entrave, mais le corps entravé. Ainsi vérifiait-il dans sa chair que « connaître la vie n'est donné qu'à un savoir cruel, réducteur et déjà infernal qui la désire seulement morte ». Nulle part ailleurs que dans ces saunas, il n'éprouvera aussi intensément la mort du sujet et la mise en pratique du fantasme d'indifférenciation et de réification qui hante son œuvre de part en part.

Une œuvre qui s'inscrit dans le grand mouvement de négation du sujet qui a fleuri tout au long des années 1970 à travers la déferlante structuraliste. Le sujet, c'était même pour Foucault un objet d'antiquité dont il annonçait la mort imminente : « L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine ». Il n'y a pas d'agents historiques, que des épistémès personnifiées, des « on » commodes qui nous rappellent combien le structuralisme raconte une histoire sans sujet. Les seuls sujets qui émergent sont des lambeaux d'humanité – la vie des hommes infâmes. Foucault voudrait nous faire croire à la fable d'un pouvoir sans organes et d'un discours sans sujet. Ce n'est pas l'homme qui parle, c'est le langage qui le parle. Ainsi de tout, du sexe, de la folie. Inutile



17 janvier 1972: Michel Foucault et Jean-Paul Sartre organisent une conférence de presse du Groupe d'information sur les prisons (GIP), sous le porche du ministère de la Justice, place Vendôme, à Paris, après une mutinerie dans une prison de Nancy deux jours plus tôt. À gauche, Michel Foucault et l'écrivain américain Edmund White chez le philosophe, à Paris, en 1981.



de chercher un sens, ce n'est rien de plus qu'« une sorte d'effet de surface, un miroitement, une écume ». Comme le note Gérard Mendel dans sa *Révolte contre le père* (1968), *Les mots et les choses* ne sont en réalité que « les mots sans les choses ». Foucault reprend à son compte la parole de Nietzsche : « Il n'y a pas de faits, rien que des interprétations ». Mais s'il n'y a plus que des interprétations, il n'y a plus de vérité, seulement des énoncés – des discours. Dès lors, tout devient prétexte à produire des « effets de » : effets de pouvoir, de liberté, de vérité. C'est bien là une « philosophie du soupçon », selon le

mot de Paul Ricœur, qui le tenait lui-même de Nathalie Sarraute et de sa sèche et complaisante *Ère du soupçon*. Il n'y a pas de sens, rien que des signes manipulables et manipulés, qui signalent une forme de pouvoir, donc de domination, donc d'autoritarisme, sinon même de fascisme. On n'en sort pas.

Un transhumanisme sans retour

Foucault s'est toujours retranché derrière ses masques successifs. Sa virtuosité de nécromancien, son intelligence de funambule, son style tout ensemble flamboyant, hermétique et maximaliste, pour ne pas dire terroriste. La vérité ? Une fiction ! L'homme ? Un mirage ! Les normes sociales ? Une camisole ! On ne sait où le classer sur une échelle qui irait du scepticisme radical au nihilisme absolu. Comment d'ailleurs parler de scepticisme ? Le sien est pour le moins douteux, n'en déplaise à Paul Veyne : Foucault ne doute jamais de son doute. Le bien, le mal, c'est un régime de vérité, rien de plus. Il s'est placé d'emblée au-delà de la morale, dans un transhumanisme sans retour, en quête d'expériences ordaliques et de sexualités extrêmes qui lui donnaient paradoxalement un surcroît de vitalité. La

Foucault prêche un devenir mutant. « Je est un autre ». L'autre est trans, queer, schizo. Un peu homme, un peu femme, un peu Minotaure. L'identité comme bricolage hybride.

jouissance jusqu'au sacrifice de la vie.

C'est pourquoi il ne faut pas s'arrêter à ses valse hésitations, à ses louvoisements, à ses métamorphoses calculées. Oui, Foucault a été dans les années 1960 un mandarin opportunément gaullio-pompidolien. Oui, il s'est transformé, la quarantaine passée, en incendiaire gauchiste installé à demeure dans le « ghetto expérimental » de l'Université de Vincennes. Tout cela, avant la consécration au Collège de France. Oui, il a tout abjuré à la fin de sa vie, en 1984 : « Je n'ai jamais été freudien, je n'ai jamais été marxiste, je n'ai jamais été structuraliste ». Une abjuration qui lui permettait de renvoyer dans le passé de vieilles lunes démodées. On pourrait multiplier les exemples. Jean-Marc Mandosio va même jusqu'à évoquer la *Longévité d'une imposture* (2010). En vérité, on peut faire dire beaucoup de choses à cette œuvre tant elle est piégée par ses contradictions apparentes et ses stratégies éditoriales. Jean Piaget a dit d'elle que c'est un « structuralisme sans structures ». L'inverse est soutenable. Le dernier Foucault a voulu prendre ses distances avec la vulgate antirépressive qu'il avait encouragée. C'était trop tard cependant, l'œuvre de ce caméléon idéologique était devenue paroles d'évangile. On dira qu'il a payé de sa personne. Certes. Il n'en reste pas moins qu'il a épousé tous les engouements de sa génération. Ironie des revirements : celui qui annonçait la mort de l'homme s'est rallié à l'idéologie des droits de l'homme. Mais ces engagements et désengagements successifs ne disent rien d'essentiel : le cœur nucléaire de cette pensée n'a jamais cessé d'être animé par une ivresse de destruction-déconstruction – l'un des multiples noms de la pulsion de mort.

Le temps des renégats

Plus que tout, Foucault a aspiré à disparaître. C'est pour cela qu'il aimait autant la littérature mallarméenne et post-mallarméenne. C'est le fantasme d'un dessaisissement de soi et d'une dépersonnalisation radicale. Il proclamait que « l'objectif principal aujourd'hui n'est pas de découvrir mais de refuser ce que nous sommes ». Toute sa vie, il a voulu « se dépasser de soi-même », se perdre, s'égarer, non pas pour se trouver, mais pour s'éclipser, tout effacer, selon le vœu de



Octobre 1983 : Michel Foucault à l'Université de Californie à Berkeley entouré de ses étudiants, dont Paul Rabinow (deuxième à partir de la droite) qui contribuera grandement à diffuser son œuvre dans le monde anglo-saxon et fondera le cours French Cultural Studies à Berkeley.

Blanchot. Une fuite hors de soi. Il disait écrire « pour n'avoir plus de visage ». La mort de l'homme à la fin des *Mots et les choses* – l'homme s'effaçant « comme à la limite de la mer un visage de sable » –, c'est d'abord son propre désir d'anéantissement. Il traînait son identité comme une maladie honteuse. De son nom de baptême Paul-Michel, il retira le nom du père, Paul. Or, le déni du nom du père annonce le règne des fils sans nom et sans filiation – le temps des renégats. Tout cela, Foucault ne l'a certes pas inventé, c'était dans Sade, Mallarmé, Blanchot.

Mallarmé, c'est déjà l'homme anémique du XX^e siècle, le linceul du poète, voisin d'un Blanchot. Tous vont chercher à effacer les traces du crime originel : vivre, espérer, désespérer. Et Dieu et l'homme sont morts. C'est la fin de toute référence. Mallarmé et Blanchot, gnostiques, aspirent à une ascèse par le vide, opérant un renversement complet de l'évangile de Jean. À la fin, était le Verbe et le Verbe s'est fait chair et pourriture pour se nier. En définitive, le poète aspirait à s'enfoncer dans la nuit, Mallarmé le dit explicitement dans sa correspondance et Blanchot le dit partout, à devenir de plus en plus impersonnel pour se substantifier et clore ainsi la poésie par l'essence de la poésie. Une poésie exténuée, immatérielle, stérile, en voie de calcification, l'en-deçà du langage, le lieu d'une transmutation vers l'abstraction, antichambre du vide. Un idéalisme de la désidéaliisation qui conduira cette génération à se

tourner vers le néant comme on se tourne vers Dieu. De partout, triomphe la tentation hérétique. « La destruction fut ma Béatrice » (Mallarmé). Ainsi Orphée remonte-t-il le vivant des enfers, mais portant le deuil de la poésie.

Le devenir mutant

Post-scriptum : du protéiforme à l'informe, il n'y a qu'un pas. Foucault s'est toujours rêvé sans sexe défini. Ce faisant, il a préparé la révolution de la théorie du genre comme construction culturelle. Il n'y a pas de sexe en soi, mais des sexualités, flottantes, instables, indéterminées (en réalité indésirables). Le genre n'est plus qu'un jeu, une posture réversible, comme dans le sadomasochisme. C'est l'histoire d'*Herculine Barbin dite Alexina B.*, un(e) androgyne qui, au XIX^e siècle, devint Abel en changeant de sexe, avant de se donner la mort et dont Foucault a publié les souvenirs, invoquant les « délices » d'une vie « sans sexe certain ». Il prêche un devenir mutant. Le devenir homme de l'animal, le devenir animal de l'homme. « Je est un autre ». La formule rimbaldienne trouve ici un développement inattendu. L'autre est trans, queer, schizo. Un peu homme, un peu femme, un peu Minotaure. L'identité comme bricolage hybride. Une morphogenèse sur mesure, un transhumanisme à la carte, quelque chose comme Frankenstein ou le Prométhée postmoderne. Oui, décidément, l'éclipse de la raison ne peut qu'engendrer des monstres. ▀